salon. Quelqu'un prenait-il à part la petite princesse, elle le regardait d'un regard bleu profond qui entr'ouvrait un coin du ciel, et chacun subissait ce regard hardi et timide à la fois, doux comme celui d'une jeune fille, qui pourtant semblait renfermer quelque vague inquiétude.

La petite princesse lassa jusqu'à la curiosité des chroniqueurs, qui se rejetaient forcement sur ses élégantes toilettes, ne pouvant découvrir le secrêt d'une femme qui allait contre toute étiquette. Avec ses yeux de naïade inquiète, sans cesse la princesse était à l'affût d'étrangété, et l'anecdote fit grand bruit d'un vieux légiste d l'École de droit qu'elle enleva comme par enchantement un soir qu'il traversait le pont des Arts pour l'introduire, dans ses habits noirs fatigués, à un dîner de l'hôtel de la rue Chanaleilles où il fit une étrange figure.

Le juriste avait été un des invités de la princesse, trois ans auparavant, à une époque où on ne traitait dans son salon que d'histoire de droit et d'economie politique. Craignant de s'ennuyer un quart d'heure, la petite princesse fit monter le vieux professeur dans sa voiture pour le transporter au milieu de la société la plus aristocratique du faubourg Saint-Germain, et on pense quelle surprise produisit l'entrée inattendue d'un legiste, heureusement fort célèbre, mais que la princesse présentait étrangement en faisant suivre son nom de son rire particulier : *dlo, dlo, dlo, dlo, dlo, dlo, dlo, tiou !*

Etait-ce mystification, coquetterie ? La petite princesse prenait-elle plaisir à jouir en même temps de l'étonnement de ses hôtes et de son cavalier ? Se donnait-elle la comédie de voir entrer un vieux Franc-Comtois, qui sortait rarement de son cabinet, dans un salon du noble faubourg ? S'amusait-elle de l'air sévère que prendraient de vieilles duchesses à cheval sur leurs quartiers de noblesse ?

Reine par la beauté, la princesse avait décide que chacun la reconnaitrait pour souveraine, et mille actes compromettants pour toute autre femme ne pouvaient effleurer sa réputation. Pendant un été elle traina à son char un poëte élegiaque auquel elle adjoignit bientôt un Marocain dont les Français venaient de s'emparer en Algérie, et ce fut un singulier attelage que celui d'un poëte lymphatique et d'un moricaud qu'elle menait aux Tuileries, aux eaux, jusq'à ce qu'elle les remplaçât par des cavaliers plus divertissants.

La fantasque princesse, qui semblait arrivee de pays enchantés, commandait à la vie plate et régulière de se changer en imprévues surprises, et tous les êtres en habit noir, las eux-mêmes d'une existence monotone, favorisaient ses caprices, s'en donnant le régal en même temps.

A Continuer.

LE GROGNARD

MONTREAL, 7 Oct. 1882.

LA RACE CANAYENNE.

Le *Grognard* s'est posé la question : la race canayenne s'est-elle améliorée ou a t-elle dégénéré ?

Les optimistes répondront : les Canayens ne sont pas des fous. Ils gagnent du terrain tous les jours. Ils ont à leur tête des hommes de poids comme Mousseau. Ce sont eux qui mènent les affaires dans la province. Ils font la nique aujourd'hui à la race de leurs conquérants. C'est parmi les canayens que nous trouvons les plus grands orateurs d'Amérique les Thibault les Chapleau, les Galipeau et tant d'autres dont les noms nous échappent. Les grandes fortunes de Montréal et de Québec sont l'apanage de nos compatriotes. Vive le canayen, le véritable peuple de progrès !

De leur côté les pessimistes repondront : Le canayen est une nation qui commence à tomber en bottes. Il a honte de parler sa langue, il n'aime pas sa patrie et il émigne par milliers aux États-Unis. Le canayen ne peut endurer le succès d'un compatriote. Si la fortune sourit à l'un, l'autre essaie immédiatement de le ruiner. Il n'y a pas d'union parmi les canayens et ils auront le sort qui attend tous les peuples qui vivent dans les mêmes conditions.

Qui a tort ? Qui a raison de l'optimiste ou du pessimiste ?

Le *Grognard* a résolu de trouver la solution du problème.

Lorsqu'il y a un mal quelque part et qu'il faut le découvrir il faut essayer de remonter à son origine.

En admettant qu'il y a décadence chez le canayen, nous devons chercher l'origine du mal, dans son essence première. Comment ont été faits les canayens ? *That is the question.*

Quant à nous, nous ne pouvons parler qui de ce que nous avons entendu dire à ce sujet lorsque nous étions enfant.

Le jour de la naissance d'un de nos petits frères ou sœurs nos parents nous apprennent que les sauvages sont venus apporter un joli bébé à la maison (les bébés sont toujours jolis). Nous devons toujours croire aveuglement ce que nous disent nos parents. Que conclure de la ? Rien si ce n'est que la théorie de M. Clétus Robillard sur le sang sauvage n'a rien d'absurde. Au contraire.

Maintenant vous admettez que pour remonter à l'origine des canayens il faut s'adresser aux sauvages qui seuls gardent inviolablement le secret de leur fabrication. L'idée nous est venue de faire une visite à la boutique où les sauvages se procurent les Canayens qu'ils lancent sur le marché.

Nous sommes entrés dans la manufacture en question et nous y avons vu les détails curieux de son fonctionnement.

Le département où se font les canayiens tous a paru assez mal entretenu.

On y sortait une quantité considérable d'ouvrage, mais les ouvriers ne gagnant que de petits gages, exécutaient leur besogne à la diable. On nous apprit qu'ils travaillaient à la *job* et que leur ouvrage était presque toujours *botché.*

Dans un coin de l'atelier on voyait plusieurs tonneaux de sang sauvage, des duges et des entonnoirs. Plus loin était des retailles de Français, d'Anglais et d'Allemands. Le département des peaux laissait beaucoup à désirer. L'épiderme des canadiens n'est pas travaillé avec le même soin et le même fini que celui des autres nations. Il n'a pas le satiné et le velouté des peaux européennes. On voit qu'il n'a jamais été passé au bob. Il est terne, terreux et épais. Le procède que l'on emploie pour teindre la peau des canadiens est très défectueux et ne produit jamais les nuances délicates et tendres que l'on remarque dans la race caucasienne. Evidemment les bains où ces peaux sont teintes ne contiennent que la liqueur qui a servi à donner la couleur aux races mongole, éthiopienne américaine et malaise.

Nous avons passé ensuite dans le departemenent de l'assemblage. Là les differents membres sont ajustés avec une négligence réellement désespérante. L'appartement a paru être un veritable capharnaum. Tout y était dans un tohu-bohu épouvantable.

Les différentes pièces du mécanisme humain gisaient là pêle et mêle et les ouvriers faisaient parfois d'étranges bévues en assemblant les morceaux.

Un des contre-maîtres nous dit qu'il s'occupait fut peu de la satisfaction qu'il donnait au public. L'ouvrage était lancé dans le monde et quelque gâté qu'il fut il était sûr qu'on ne le lui renverrait pas. Une fois les ouvriers étaient en ribote au moment où il devaient achever une commande pressante. Il s'agi-sait de confectionner un grand orateur politique pour le district d'Iberville Les travailleurs n'avaient plus qu'une paire de pieds à ajouter à leur homme et comme ils pressés de sortir pour continuer la noce, ils prirent les pieds d'un Titan qui avait été cassé sur le métier et l'ajustèrent à notre canayen. Voilà ce qui explique la grandeur phénoménale des pieds de M. Charles Thibault. Plusieurs autres jobs avaient été gâtés de la pareille façon.

Ce que nous avons trouvé de plus remarquable dans le département des canayens, était une pièce dans laquelle on mettait le dernier fini aux hommes après les avoir passés au papier sable. C'est dans ce département que l'on met le poil aux pattes des canayens. Il n'y a pas une nation dans l'univers dont la confection exige plus de poil que la nation canayenne. Le canayen a du poil non seulement aux pattes, mais dans le nez, dans les oreilles et entre les dents. Quelque minutes avant de sortir de la fabrique on nous en a montré plusieurs fragmonts du granit des nations dans le quel on avait taillé l'hon. M. Chapleau. En retournant chez nous, nous nous disions : M. Robillard avait raison de dire que le canayen avait du sang sauvage.

PROCLAMATION.

A mes amis,

Ayant ouvert un cabaret, je profite de l'occasion pour vous informer que mon établissement est fondé dans le but de fabriquer des ivrognes, des pauvres et des mendiants afin de les faire supporter par la partie sobre, laborieuse et respectable de la société.

Les boissons que je vendrai, contribueront, à diminuer le confort, augmenter les dépenses et à détruire le crédit. J'entreprendrai pour une somme modique et à court avis de préparer des victimes pour les asiles et les hospices, les prisons et les échafauds.

Mes boissons auront encore la vertu d'augmenter les accidents, de multiplier les maladies et les rendre incurables.

Mes boissons sont tellement efficaces que quelques-unes de mes pratiques perdront la vie, plusieurs la raison, la plupart leurs propriétés, tous la paix, de sorte que les pères deviendront vagabonds, les mères dénaturées ; les femmes veuves, les enfants orphelins, la nouvelle génération croîtra dans l'ignorance et sera un opprobre pour la nation.

Je promets et garantis sur mon honneur et mon intérêt que je remplirai fidèlement mes promesses moyennant la faible somme de cinq centins par verre. Venez sans crainte mes amis- venez souvent à mon cabaret, vous serez servis à souhait, il n'y a pas de trouble à appréhender du côté de la société, je suis en règle, nous habitons tous une terre de liberté, nos commissaires intelligents m'ont accordé une licence par laquelle j'ai le droit par les divers moyens en mon pouvoir de détruire les caractères démolir la santé, raccourcir la vie. fondre les fortunes et ruiner les âmes. Venez cela ne coûte que cinq centins le verre.

Votre ami,

Enseigne de la Cruche.

Rue du tonneau.

LA COMETE.

Les âmes timorées croient que la comète qui nous visite aura une influence néfaste et qu'elle est le signe avant coureur d'une grève en Amérique. Quand à nous, nous ne redoutons aucunement ce sinistre présage. Les comètes sont utiles. La preuve est affichée en mille endroits de la ville de Montréal sur des écriteaux où nous lisons les mots :

« *Comet no nuisance.* »

NAVIGATION.

Mardi dernier les Commissaires du havre, accompagnés par les ediles de Montréal, ont inauguré le nouveau chenal de 25 pieds à bord du stemer *Peruvian* de la ligne Allan, tirant 27 pieds d'eau. Le vapeur avant de sortir du lac St-Pierre a remonté la rivière Yamaska jusqu'à St-Barnabe afin de donner aux visiteurs l'occasion d'admirer les travaux exécutés récemment par le gouvernement d'Ottawa. Aujourd'hui le Yamaska est navigable pour les navires du plus fort tonnage jusqu'à St-Hyacinthe.

LE COURONNEMENT DU CZAR.

Couronnera-t-on, ne couronnera-t-on pas ?

C'est une grave question, sur laquelle on ne peut encore se prononcer avec certitude. quoique les dépêches russes paraissent pencher pour l'affirmative.

Mais vous avouerez qu'elle est bien étrange, la situation de ce souverain qui, le jour où il va remercier le ciel de lui avoir donné des sujets, est obligé de mettre une armée de police sur pied pour que lesdits sujets ne coupent pas immédiatement court à son règne.

Il nous parait bien difficile de faire, dans de pareilles conditions, le bonheur d'un peuple qui a si peu l'air de vouloir faire le bonheur de son souverain.

Enfin ! On annonce que les mesures de précaution sont tellement bien prises, qu'il y a lieu l'espérer que la cérémonie ira jusqu'au bout sans que personne saute en l'air.

En vérité, les conférences dans lesquelles le czar et son ministre de la police règlent les details de la petite fête terrorisante doivent être bien singulières. Voyez-vous cela d'ici ?

—Sire, dit-le ministre de la police, je crois pouvoir assurer à Votre Majesté qu'elle aura la vie sauve dans cette memorable journée.

—Mémorable, mémorable ! ... Voilà un mémorable dont je me passerais bien.

—Sire, je vous assure que vous n'aurez rien à craindre. Sans me vanter, j'ai pris des mesures admirables.

—Lesquelles ?

D'abord, il n'y aura personne dans les rues.

Çà ne sera peut-être pas très gai pour un couronnement.

—Attendez, sire. Il n'y aura personne que la police. J'ai embrigadé une dizaine de mille hommes qui seront revêtus de travestissements variés et qui suivront le parcours du cortège en poussant des vivats bien nourris,

Etes-vous sûr qu'il ne se faufilera pas quelques nihilistes dans le nombre ?

—J'ai prévu le cas. Chacun de mes agents a l'ordre de surveiller son voisin de droite et de gauche